

NUMERO 364

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



- Murs -

Le fou, cette bête magnifique ¹

par Aurélie Pfauwadel

« Un an chez les fous les plus dangereux »

« Médicaments. Schizophrène. Enfermés. Aliénés. Psychose. Forcenés. Démence. Meurtre. Psychiatre. FOLIE. Fous paranoïaques. Obsession. Soigner. Phobie. Camisole. Confusion. Folie ordinaire. Délirium. Bizarre. Asile. » Ces mots inquiétants de l'univers psychiatrique s'affichent sur le téléviseur alors qu'une voix *off* nous avertit : « Ils sont fous ! Dangereux ! Ils sont parfois incontrôlables ! » Le programme est déconseillé aux moins de 12 ans, et le fond sonore et musical, qui balance entre choc et suspens, nous promet frissons dans le dos et sensations fortes.

C'est décidé, ce soir (dimanche 8 décembre 2013), on va se faire un peu peur et regarder *Zone interdite* ! Le dit « magazine d'information » de M6, diffusé à heure de grande écoute, nous propose de passer « Un an chez les fous les plus dangereux ». Certes, un titre sobre et descriptif tel que « Reportage sur l'UMD (Unité pour malades difficiles) d'Albi » n'aurait pas été très vendeur.

Les réalisateurs de l'émission savent s'y prendre pour créer, par tous les moyens audiovisuels possibles, l'ambiance d'angoisse légèrement transgressive propre à maintenir le téléspectateur fasciné face à l'écran.

Outre le filon de l'angoisse, ils tirent également sur la ficelle comique : le « fou » horrifie ou fait rire, tel celui-ci qui secoue ses bras en tous sens, marionnette d'un « ainsi, font, font, font » absurde. Ce « mécanique plaqué sur du vivant » (2), nommé « bizarrerie comportementale » ou « agitation psychomotrice permanente », produit son effet drolatique.

zone
INTERDITE



Pas d'esgourdes appropriées à l'UMD

Dès le générique, le tout est tellement caricatural que l'on a d'abord du mal à en croire nos yeux. Les Inconnus ne feraient pas meilleur et sinistre sketch. Les réalisateurs s'en défendent : « On est loin des clichés sur les asiles de fous ! » Pourquoi ? Parce que, précisent-ils, « derrière les murs » il y a « le silence ». Cris et autres grognements ne nous sont pas pour autant épargnés. Si les hurlements viennent déchirer le froid silence, c'est qu'à aucun moment la parole de ces patients « les plus difficiles » n'est réellement prise en considération. Pourtant, « les gens qui sont ici au titre d'être entre les murs sont tout à fait capables de se faire entendre, à condition qu'il y ait les esgourdes appropriées » (3), rappelle Lacan lors de son Séminaire donné à Sainte Anne. Mais les murs de l'UMD n'ont pas d'oreilles. Ils font purement et simplement « exclusion de la folie et de ce que ça veut dire » (4).

Zone interdite ne nous donne pas tant à entendre qu'à voir : une faune étrange et bigarrée faite pour partie de bêtes féroces dont la course sauvage ne saurait être stoppée que par les barreaux de cette cage à fous. Cette impression est redoublée par une contingence clinique : Samir, l'un des patients filmés, se prend dans ses délires pour un animal. Il fait le dauphin, casse tout lorsqu'il est panthère « et mord comme un chien ». Dans ces conditions, on saisit le besoin de nous préciser, avec une insistance louche, que comprendre « ces êtres humains » pour parvenir à les soigner est « un immense défi ».

La clinique du *Self-Defense*

Ce que l'on voit surtout, c'est le « pouvoir psychiatrique » dans son insolente splendeur. À ce titre, certaines des analyses élaborées par Michel Foucault au Collège de France n'ont pas pris une ride. Tout y est. L'hôpital-prison est conçu, dans son architecture même, comme une « machine à guérir » (5). L'imposante silhouette de l'UMD d'Albi, avec ses murs de quatre mètres de haut en béton armé, ses grillages et ses serrures, est un véritable « appareil panoptique ». Vingt et une caméras de surveillance soumettent les patients à une visibilité permanente. On se demande comment Clément, un patient passé à l'acte suite à une « bouffée délirante aigue » (on l'épiait et voulait le tuer), prend la chose. Lorsqu'il dit à l'ergothérapeute « on est entouré de murailles », elle lui rétorque, non sans culot : « C'est des barrières que vous vous mettez ». « Non, elles sont réelles ! », répond-il. Oui, Clément, a-t-on envie de lui dire, elles sont bien réelles.



Certes, les murs de la chambre d'isolement et de l'hôpital peuvent s'avérer positivement contenant pour certains patients. À la condition de leur offrir un lieu d'*asile* et d'hospitalité, un corps artificiel ou une limite parfois salutaire face aux débordements envahissants de jouissance. Le problème, c'est que les murs ne sont bâtis ici que pour faire barrière à un *danger* et à des *comportements* que la vidéosurveillance permettra d'observer et d'étudier. « L'isolement », indique le médecin, « ce n'est pas du tout punitif ! », « pas du tout ! c'est du soin intensif ! » – insistance louche, à nouveau, en forme de dénégation.



Là où les paroles manquent, c'est le corps à corps et le rapport de force soignants-soignés qui prévalent. Lorsque Samir arrive à l'UMD, « le comité d'accueil est impressionnant », six aides soignants, infirmiers et agents de sécurité, en combinaisons blanches, afin de bien lui montrer « que la force est de leur côté ». Quand Lacan définissait la clinique par le réel et les différents modes de défense qu'il engendre, la seule formation préparatoire qui est ici offerte aux soignants est un stage pratique de *Self-Defense*... On leur apprend une méthode imparable pour bloquer un patient allongé de telle sorte qu'il s'étrangle « lui-même » s'il s'agit. Cette technique du corps aurait toute sa place dans l'histoire des systèmes de *restraint* et des instruments de contrainte physique (menottes, manchons, camisole) que retrace M. Foucault.

Objet ségrégué ultime

La sécurité est leur obsession permanente car la peur règne à tous les étages. On compatit avec l'aide-soignant qui, super motivé au début, finit par craquer à force de stress, d'insomnies et d'angoisse. C'est que le niveau du passage à l'acte n'est que rarement dépassé pour s'intéresser à la question des causes. Cependant, il faut rendre justice à ceux de ces soignants qui, « derrière ce déchaînement de colère » « entrevoient, eux, l'immense souffrance des malades mentaux », et nous expliquent qu'avant d'être agresseurs, ils ont tous été victimes de violence, d'abandon ou de rejet.

Les UMD constituent le bout du bout de la chaîne des systèmes de ségrégation, la « dernière chance » pour ces patients dont même les prisons ou les services psychiatriques hospitaliers ne veulent plus. Ils sont les résidus de résidus, les objets *a* ultimes de notre société.

À l'heure du démantèlement de la psychiatrie de secteur, il est à craindre que les UMD constituent l'avenir de notre psychiatrie. La première institution similaire à voir le jour fut celle de Villejuif en 1910. Il en existe actuellement une dizaine à travers la France, dont cinq ont été ouvertes depuis novembre 2011, passant de 450 à 650 lits. Rappelons que cette multiplication a été initiée par Nicolas Sarkozy, qui a lancé un plan de sécurisation des hôpitaux et la création de ces nouvelles unités spéciales « pour protéger la société de ces malades dangereux », suite à un fait divers à Grenoble.

Foucault et Lacan au pied du mur

Dans *Je parle aux murs*, Lacan règle ses comptes avec les murs de l'hôpital, car « quand même, ces murs, dit-il, j'en gardais quelque chose sur le cœur » (6). Son propos est très clair : ce dont il s'agit « dans la ségrégation de la maladie mentale », c'est du « discours du maître » (7). Les analyses de Lacan et de Foucault se rejoignent sur ce point. Pour Foucault, l'usage fait de la psychiatrie en URSS « n'est pas l'accouplement monstrueux d'une fonction médicale et d'une fonction policière, qui n'auraient rien à voir l'une avec l'autre », « ce n'est pas un détournement d'usage de la psychiatrie : c'est son projet fondamental » (8). Lacan ne dit pas autre chose : les maladies dont s'occupe le psychiatre ne sont rien d'autre que celles définies « par la loi du 30 juin 1838, à savoir *quelqu'un de dangereux pour soi-même et pour les autres* », dressant ce même parallèle avec la psychiatrie soviétique (9). Ce qui « les spécifie comme psychiatres », c'est d'être préposés à un danger, spécialiste d'un certain péril général et factionnaire de l'ordre social (10).

Cependant, Foucault lui-même dira que tenir des « discours hâtivement gauchistes, lyriquement antipsychiatriques, ou méticuleusement historiques, ne sont que des manières imparfaites d'aborder ce foyer incandescent » (11) qu'est la folie. Foucault et Lacan donnent, chacun à leur façon, la « raison des murs » (12) – la méthode généalogique foucauldienne réintroduit la contingence historique sous la supposée nécessité des murs, tandis que Lacan saisit la logique de leur existence à partir de sa théorie des quatre discours. Mais là où Foucault croit que la psychanalyse relève en son fond de la même logique que la psychiatrie, Lacan distingue radicalement le discours de la psychanalyse de celui de la psychiatrie en tant qu'il est discours du maître.

Il n'est pas indifférent que Lacan prenne la peine de rappeler, dans ces quelques pages adressées aux murs, que, selon la logique du discours analytique, ce n'est certes pas le patient qui est objet *a* ségrégué, mais « le psychanalyste [qui] fait l'objet *a* en personne » (13) et tente l'exploit de se faire plus rebut que lui. C'est à cette seule condition que peut être mise en fonction une autre « *raison* d'être » des murs et le vide qu'ils enserrent : à qui sait entendre la voix des internés qui se répercute sur les murs peut venir « une idée juste de ce qu'il en est de l'objet *a* » (14). « Le mur, ça peut toujours faire *muroir* » (15) (miroir), si on y réfléchit – sans quoi, ils ne sont que mouiroirs pour paroles restées en souffrance.

-
- 1 : Le titre fait allusion à un article de Michel Foucault, « Le pouvoir, une bête magnifique » (1977), *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, Quarto, 2001, p. 368.
- 2 : Bergson H., *Le rire. Essai sur la signification du comique* [1900], Paris, Payot, 2012.
- 3 : Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 91.
- 4 : *Ibid.*, p. 95.
- 5 : Foucault M., *Le pouvoir psychiatrique, Cours au Collège de France, 1973-1974*, Paris, Gallimard, Seuil, 2003, p. 331.
- 6 : Lacan J., *Je parle aux murs, op. cit.*, p. 108.
- 7 : *Ibid.*, p. 95.
- 8 : Foucault M., « Enfermement, psychiatrie, prison », *Dits et écrits, op. cit.*, p. 334-335.
- 9 : Lacan J., *Je parle aux murs, op. cit.*, p. 106-107.
- 10 : *Ibid.*, p. 107 & Foucault M., « L'asile illimité », *Dits et écrits, op. cit.*, p. 272.
- 11 : Foucault M., « L'extension sociale de la norme », *Dits et écrits, op. cit.*, p. 77.
- 12 : Lacan J., *Je parle aux murs, op. cit.*, p. 94.
- 13 : *Ibid.*, p. 97.
- 14 : *Ibid.*, p. 108.
- 15 : *Ibid.*



« Old Persons Home » de Sun Yuan & Peng Yu à la Conciergerie

par Michèle Dufour

La Conciergerie accueille jusqu'au 6 janvier 2014 une exposition intitulée « *A Triple Tour* ». Une cinquantaine d'œuvres de la Collection Pinault y sont réunies autour du thème de l'enfermement. Le thème entre naturellement en résonance avec le lieu, à la fois palais et prison et le thème des 43èmes Journées de l'ECF qui viennent de s'achever.

Deux artistes chinois, controversés dans leur pays, Sun Yuan & Peng Yu proposent « *Old Persons Home* ». Treize statues en cire, très réalistes, figurent des vieillards sur des chaises roulantes. Ils sont représentés soit dans un demi-sommeil, soit dans un état de léthargie extrême, une nonchalance exacerbée, un laisser en plan ou un excès de réserve, une retenue, un repli. Les fauteuils, en mouvement, ici essentiel, tels d'authentiques robots contrôlés par des capteurs qui les empêchent de se rencontrer ou de percuter les obstacles rencontrés font la singularité de cette œuvre.

L'artiste nous précède pour dire le réel de l'insupportable de la mort, de la déchéance, de la souffrance. « Comme toutes ces œuvres, dans la diversité de leurs formats et de leurs supports (installations vidéo, peintures, sculptures, photographies...), « *Old persons home* » renvoie à toutes les formes de l'enfermement, pénal, politique, psychologique et mental, voire affectif. Qu'elles abordent ce sujet de façon grave ou avec humour. Ces œuvres témoignent, encore une fois, de la capacité des artistes à réagir et à prendre parti.»¹

Sun Yuan & Peng Yu dénoncent l'état de délabrement et de solitude dans lequel vivent de nombreux vieillards, dans l'indifférence quasi-générale de la société chinoise. D'où l'astuce de la mobilité des statues parmi les visiteurs qui attire et renforce le regard porté sur elles, sur cette scène étrangement vivante et cette situation absurde, pour nous interroger : sont-ils vivants et réels ? Ces corps peuvent nous méprendre : « Mais ... ce ne sont pas des vrais ?! » Clameurs, stupeurs, effrois : un choc nous révèle que ces personnages que l'on croyait réels, à leur forme animée, caractéristique du vivant, ne sont que silicone et cire. Cet hyperréalisme permet aux deux artistes chinois de concentrer l'attention du spectateur intrigué.

Avec ces *old persons*, les deux artistes veulent nous réveiller. Ainsi, dans la ronde du public, le sourire se transmet de visage en visage, après un premier sursaut lié à l'illusion et à son déchiffrement. Des paroles s'échangent.



Ces marionnettes caricaturales se déplacent au gré des fantaisies des capteurs. Elles vont dans une direction ; quelqu'un passe devant elles, elles s'arrêtent brusquement ; elles repartent en sens inverse, de façon inopinée : un semblant de vie déclenché aléatoirement ou en fonction du bougé du visiteur. « Une mécanique qui fonctionne automatiquement : ce n'est plus de la vie, c'est de l'automatisme installé dans la vie et imitant la vie », disait Bergson². Ces *old persons* sont devenues des machines, à la raideur mécanique, « là où l'on voudrait trouver la souplesse attentive et la vivante flexibilité d'une personne »³. Mais où est le vivant ? « Quelque chose continuera de manquer à celui qui sera appareillé sur une machine. Une machine complète ne fait pas un sujet. Ce qui échappe au sujet continuera à lui manquer : ses doutes, ses erreurs, ses ratés, mais aussi ses manques et ses désirs [...] Chacun peut mettre en place un écart créateur par rapport à l'usage obligé qu'imposent les technologies, au-delà de leurs perspectives prometteuses et de leurs certitudes prescrites. »⁴

Ces *old persons* nous interpellent : ces ex-militaires, religieux ou dictateurs, se retrouvent assis maladroitement, avachis, la bouche ouverte vers le ciel, délestés de la prestance liée à leur position sociale antérieure. Renversement de situation où ceux qui incarnaient le pouvoir et décidaient de l'enfermement d'autrui sont réduits à leur être de déchet. L'ironie et le comique du sort qui les touche suscitent chez le spectateur un questionnement : et si ces vieillards étaient notre propre reflet ? Celui que l'on redoute ? Le malaise est palpable. Chacun est renvoyé à la part obscure de soi-même, si difficile à reconnaître et à accepter, à son *inquiétante étrangeté* et à celle de l'autre.

Les deux artistes s'élèvent contre la condition faite aux hommes et aux femmes, cet enfermement auquel ils sont assignés dans la société chinoise moderne où la pression politique et sociale se fait de plus en plus forte sur les citoyens.

En Chine, l'œuvre fait scandale. Traditionnellement en effet, la vieillesse y est vue comme l'âge le plus respectable de la vie, l'âge où l'on a la connaissance la plus parfaite du monde et de son corps. La vieillesse y est sanctuarisée comme la plus belle période de la vie. Or, selon Sun Yuan & Peng Yu, cette vision idéalisée est très loin de la réalité. Ils ont voulu déconstruire l'image, et montrer le réel, soit la réelle condition des personnes âgées. En Chine oui, mais ailleurs aussi... aucune des statues ne représente précisément un individu d'origine asiatique, sans doute pour éviter une contestation trop forte, et une possible censure.

Cette œuvre fait admirablement écho avec celles qui l'entourent à la Conciergerie : la vieillesse comme état d'emprisonnement final que ce soit dans une maison de retraite - "*Old persons home*"- aussi bien que dans la vie de tous les jours. En référence à M. Foucault, la salle où ils se déplacent évoque la prison. Leurs cellules sont leurs sièges et s'érigent entre eux comme des murs : les contraintes physiques révèlent leur handicap, exacerbent leur solitude, leur déchéance. Maison de retraite et fauteuil constituent un rétrécissement de la vie : l'écart se creuse entre les visiteurs, libres de leurs mouvements, et ces « prisonniers » et condamnés à un déplacement mécanique sur lequel ils n'ont aucun contrôle. De fait, ces *old persons* sont déjà morts avant même de l'être : la vie les a déjà quittés. La discipline implacable des fonctions qu'ils occupaient a-t-elle eu gain de cause ? Militaires, religieux, haut-dirigeants, ... toutes ces fonctions et leur rigueur n'ont-elles pas fini par contraindre les personnalités individuelles, par les déshumaniser à cause d'une trop grande réduction fonctionnelle de leur corps ? « Une "anatomie politique", qui est aussi bien une "mécanique du pouvoir", est en train de naître ; elle définit comment on peut avoir prise sur le corps des autres, non pas simplement pour qu'ils fassent ce qu'on désire, mais pour qu'ils opèrent comme on veut, avec les techniques, selon la rapidité et l'efficacité qu'on détermine. De même, « la discipline fabrique ainsi des corps soumis et exercés, des corps dociles. »⁵

Ces statues de cire, vêtues d'uniformes ou costumes, figures du pouvoir (politique, religieux, militaire, médical) montrent grâce à l'hyperréalisme, et à l'ironie tragique et comique l'éphémère de ces situations. Elles dénoncent, en prenant à parti les visiteurs, un monde où l'enfermement physique rejoint celui de l'enfermement psychologique. Absence de mots, de parole, de désir : que devient l'humain si la rencontre est impossible ? L'automaton de la rencontre au cœur de l'expérience nous rappelle que nous avons affaire à un réel qui se dérobe, c'est ce en quoi la découverte de cette œuvre accroche notre sensibilité. « L'humain est [...] toujours au-delà du programme, marqué par l'unicité, la différence, la discontinuité, l'imprévisible, le changement permanent. »⁶



L'œuvre de Sun Yuan & Peng Yu présente une métaphore artistique du montage pulsionnel freudien où le silence de la pulsion de mort règne en maître, si on lui laisse libre cours. Pour contrer cette pente, il reste à nous référer à l'éthique de la psychanalyse, celle qui « implique à proprement parler la dimension qui s'exprime dans ce qu'on appelle l'expérience tragique de la vie ». Lacan précise que "le rapport de l'action au désir qui l'habite dans la dimension tragique s'exerce dans le sens d'un triomphe de la mort... d'un triomphe de l'être-pour-la-mort..."⁷

Vite à la Conciergerie où vous attend cette exposition si particulière et touchante, au plus près de notre actualité.

1- cf. plaquette de présentation de l'exposition

<http://evene.lefigaro.fr/culture/agenda/a-triple-tour-2265370.php> ;

<http://conciergerie.monuments-nationaux.fr/>

2- 3- Bergson H., *Le Rire, Essai sur la signification du comique*, Editions PUF, p. 25 et p. 8,

4 - Ansermet F., revue « *Mental* » n° 30 - *Nouveaux appareillages du corps*, p. 22.

5 - Foucault M., *Surveiller et punir*, chapitre « les corps dociles », Editions TEL - Gallimard, p 162.

6 - Ansermet F., *ibidem*, p. 24.

7 - Lacan J., Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Editions du Seuil, p. 361

- Contes de Noël : ADN, *selfie* -

Du sexe des anges à la lune ou du savoir à l'avoir

par Ariane Giacobino *

De manière récurrente à cette période de l'année, les médecins pensent aux énigmes et aux secrets des corps humains ou divins : au sexe des anges, à l'immaculée conception, à l'endurance des Rois Mages. Et les généticiens, eux, à quoi pensent-ils ? Aux ADNs d'Adam et Eve, celle-ci issue de cellules somatiques d'Adam, à leur consanguinité et filiation, au Saint-Esprit, à l'ARN qui a précédé l'ADN avec les premières formes de vie terrestre. Et plus récemment, aux questions de brevets sur le vivant, sur les portions de l'ADN humain décodé, sur les mutations de certains gènes, comme BRCA1 et BRCA2, et même à la découverte de l'ADN foetal en circulation dans le sang maternel humain lors de la grossesse, objet d'un brevet dernièrement.

Savoir et posséder intéressent parfois la science, la recherche et les chercheurs. Une étrange affaire, autre que la possession du vivant et de ses dérivés, occupe cette fin d'année : la possession du territoire lunaire. La revue *Science* y consacre un article passionnant sur « La coopération internationale sur l'héritage lunaire »¹. L'homme y est allé sur cette lune, en particulier l'homme américain : ce sont les missions Apollo et leurs six sites d'atterrissage historiques dont il est question, ainsi que du matériel laissé sur place par les missions américaines, mais aussi, ultérieurement, soviétiques. Le contexte actuel est le suivant : la Chine développe un programme actif d'exploration lunaire et prévoit, pour ces prochaines années, des missions qui pourraient alunir à proximité des sites Apollo historiques. Le risque : détruire les traces d'un glorieux passé, des premiers pas de l'homme sur cette planète. Un patrimoine, un souvenir au goût de conquête, et des traces.



Deux années avant le premier pas sur la lune, « petit pour l'homme mais grand pour l'humanité », le *United Nations Outer Space Treaty (OST)* avait été ratifié par 126 pays, dont les USA et la Russie, interdisant l'appropriation de la lune ou d'autres corps célestes par des nations ou par des individus. Introduit au Congrès Américain en juillet 2013, le *Apollo Lunar Landing Legacy Act* propose paradoxalement de désigner les sites d'alunissage Apollo et le matériel (dont un drapeau) laissé par ces missions comme Parc National. Or les *National Parks* relèvent d'une juridiction dépendant du Département américain de l'intérieur. Il s'agirait donc du contrôle par un pays d'une partie de la lune. Protection ou possession ? Un débat est là ouvert, et heureusement pas encore refermé : si la lune n'est à personne, peut-on par contre considérer les traces laissées comme appartenant à quelqu'un (un astronaute, un directeur de mission), voire à un pays ? Si ces traces et ce Parc National pouvaient un jour - lorsque les missions commerciales ou d'agrément seront routinières - devenir site touristique, à qui les bénéfices ? Et la Chine aurait alors bientôt aussi droit à son site, à son Parc National et aux revenus de celui-ci ?

Et sur Mars alors, n'y a-t-il pas eu atterrissage d'objets roulants, donc traces ? Des traces de robots mais non humaines, est-ce comparable ? Essayons de réfléchir.



Si les gens qui viennent chez vous fêter la nouvelle année sont libres et vous ne les possédez pas, l'ADN qu'ils pourraient laisser sous forme de traces, chez vous, vous appartient-il ? Pouvez-vous en faire ce que vous souhaitez ? En poussant encore ce raisonnement, on peut aussi poser la question : la trace mnésique que vous pourriez avoir d'un bien commun, du cadeau de Noël d'un autre, signifie-t-elle que ce cadeau vous appartient ? La trace est bien dans votre mémoire, c'est donc *chez vous*.

En résumé, en cette fin d'année, il faudrait peut-être remettre le savoir et le posséder en question, et de ce fait, soi-même aussi. Est-on vraiment à soi ? Notre ADN même est-il à nous ou est-il à nos descendants à qui nous l'avons transmis ?

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament », avait écrit René Char, comme le citait Hannah Arendt.

¹ Hertzfeld H. R., Pace S. N., « International Cooperation on Human Lunar Heritage », *Science*, 29 novembre 2013.

* Ariane Giacobino, chercheuse en épigénétique – co-auteur avec François Ansermet de *Autisme. À chacun son génome* (Navarin/Le Champ freudien, 2012) – était l'invitée de l'émission CQFD sur Radio Télévision Suisse sur le thème « Déterminisme et liberté » le vendredi 20 décembre. Ecouter <http://www.rts.ch/audio/la-1ere/programmes/cqfd/5433287-rencontre-avec-ariane-giacobino-20-12-2013.html?p=0>

--

Petit trébuchement à Soweto

par Dominique-Paul Rousseau



La photographie a été prise le mardi 10 décembre 2013 à Soweto, où a eu lieu l'hommage international à Nelson Mandela en présence d'une centaine de chefs d'Etat ou de gouvernement. Cette image, petit « trébuchement » dans cette digne cérémonie, nous apprend quelque chose sur le Père au XXI^e siècle.

Si l'on identifie immédiatement les deux têtes masculines, à gauche David Cameron, premier ministre du Royaume Uni, à droite Barack Obama, président des Etats-Unis d'Amérique, les français, selon le journal danois *Politiken*, ont mis deux heures à savoir qui était le personnage féminin du centre qui « selfie » (auto-portrait). Il s'agit de Helle Thorning-Schmidt, premier ministre danois social-démocrate, portée au pouvoir par les élections législatives de 2011.

La fiction (*Borgen* (1), une série télévisée dans laquelle une femme prend le pouvoir) précédant la réalité politique du royaume, Helle Thorning-Schmidt est le premier chef de gouvernement *femme* de toute l'histoire du Danemark. La photo aurait été prise pour nous le rappeler. C'est en effet un véritable vaudeville : Helle Thorning-Schmidt dans le rôle de « l'amante », Cameron et Obama, les « maris », et Michelle Obama, « la femme ». La bonne humeur règne du côté de la « maîtresse » et des maris lutins, tandis que l'épouse délaissée reste sereine et digne.

Faut-il rappeler que nous sommes dans une célébration planétaire rendant hommage à « une personnalité mondialement écoutée au sujet des [droits de l'homme](#) et [...] saluée comme *le père* [je souligne] d'une Afrique du Sud [multiraciale et pleinement démocratique](#) », dit Wikipédia ? Pas le moment de « selfier » ! D'aucuns ont donc qualifié l'attitude de Thorning-Schmidt d'incorrecte.

La chroniqueuse Andrea Peyser du *New York Post* titre : « [Flirty Obama owes us an apology](#) » (2) (« Le coquin Obama nous doit des excuses »). L'Américaine, puritaine et cynique, s'en donne à cœur joie : le président s'est comporté « comme un garçon immature ravagé par ses hormones en route pour un bar à strip-tease » (3) ; « Le président flirte, rigola, murmura comme un enfant récalcitrant et devint idiot dès qu'il vit le Premier ministre du Danemark, femme voluptueusement sinieuse et mariée, Helle Thorning-Schmidt » (4) ; « La chatte brulante danoise tira sur sa jupe pour exposer ses longues jambes scandinaves couvertes par rien d'autre que de purs bas noirs » (5) ; « bimbo blonde qui ne sait pas se couvrir et se tenir correctement » (6).

À quoi Ditte Giese, la journaliste danoise de *Politiken* (7), luthérienne et pragmatique de culture, lui répond : une femme mariée ne doit donc parler à aucun autre homme que son mari ? Si une jupe et des collants noirs sont indécents, faut-il que Helle porte une burka ? Et de conclure par l'absurde antiphrase : « Les femmes dirigeantes ne peuvent pas avoir de jambes. Surtout pas scandinaves. Elles de doivent pas prendre de selfies. Elles ne peuvent se distraire. Elles ne peuvent pas parler aux hommes dont les épouses sont à proximité » (8).

Au XX^e siècle, Lacan affirmait que *le Père Symbolique n'existe que comme mort* (9). C'est d'ailleurs pour cette raison que Freud avait dû créer un mythe : *Totem et Tabou*.

Après la Shoa, la seconde partie du XX^e siècle ne trouvait qu'à grand peine ses héros et ses « grands hommes ». Nelson Mandela, par son extraordinaire façon de ne pas céder sur son désir de briser l'apartheid, incarnait encore quelque chose de ce Père Symbolique.

Ce qu'indique ce « selfie », ce n'est en rien un manque de respect ou une inconvenance de la part des puissants de notre monde hyper-moderne. Mais elle démontre plutôt que, au XXI^e siècle, *même mort, le Père Symbolique n'existe plus*.

1 : *Borgen, une femme au pouvoir*, une série de Adam Price, diffusée sur Arte avec succès depuis 2012, saisons 1 à 3, Arte Editions

2 : Andrea Peyser, « [Flirty Obama owes us an apology](#) », *New York Post*, 12 décembre 2013.

3 : « *like a hormone-ravaged frat boy on a road trip to a strip bar* »

4 : « *The president flirted, giggled, whispered like a recalcitrant child and made a damn fool of himself at first sight of Denmark's voluptuously curvy and married prime minister, Helle Thorning-Schmidt* »

5 : « *The Danish hellcat hiked up her skirt to expose long Scandinavian legs covered by nothing more substantial than sheer black stockings* »

6 : « *a blonde bimbo who hadn't the sense to cover up and keep it clean* »

7 : Ditte Giese, « *Således slutshames en statsminister* », *Politiken.dk*, 16 décembre 2013.

8 : « *Kvindelige statsledere må ikke have ben. Især ikke skandinaviske. De må ikke tage selfies. De må ikke hygge sig. De må ikke snakke med mænd, der har deres koner med* »

9 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Seuil, livre IV : « (...) le père symbolique est à proprement parlé impensable », p. 210 ; livre VII : « La seule fonction du père, dans notre articulation, c'est d'être un mythe, toujours et uniquement le Nom-du Père, c'est-à-dire rien d'autre que le père mort (...) », p. 356-357 ; livre XVII : « (...) le père, dès l'origine, est castré », p. 115.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ rédaction

coordination [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [anne poumellec](#), [eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

diffusion [éric zuliani](#), [philippe bénichou](#)

▪designers [victor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ [suivre Lacan Quotidien :](#)

▪ecf-messenger@yahogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •